

# Le Dit de Paul

*ou la Présence Pure*



*Translaté d'un songe*

*par*

MARCEAU COUVE

*Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est  
de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.*

PASCAL, *Pensées*

## CHAPITRE PREMIER

*Comment Paul dessinait sans savoir pourquoi, et de ce qu'il ne s'ensuivait rien*

PAUL avait vingt-cinq ans, vivait chez sa mère, et ne faisait rien. Rien, ou peu s'en faut. Il demeurait reclus dans sa chambre d'adolescent, tapissée de posters de *Dragon Ball Z*, un dessin animé japonais dont il était, depuis le collège, le plus fidèle dévot. Il en collectionnait les cartes, les figurines et moult autres artefacts ; et, fumant quotidiennement son chanvre, se perdait dans des rêveries de puissance.

Dans ses songes, il était parfois Sangohan, l'un des héros de la saga, dont il avait entrepris, en ce temps-là déjà, de décalquer l'image d'après les reproductions qu'il possédait, puis d'en colorier le résultat. À force, plus hardi, il s'était mis à le dessiner à main levée, d'abord en copiant, puis de tête. Les proportions étaient moins bonnes, le trait moins assuré, et quelque chose de naïf gâtait l'ensemble. Mais, une fois ces dessins coloriés, le haschisch faisant aussi son œuvre, il les trouvait parfois fort beaux.

Il rangeait ces dessins dans un grand carton qu'il gardait sous son lit, et, de temps en temps, les sortait pour en admirer le nombre mirobolant et les classer par qualités, thématiques ou suivant leurs dates de création.

*Il est des bonheurs si entiers qu'ils s'ignorent eux-mêmes ; et ceux-là seuls sont sans mélange, qui ne se savent point.*

## CHAPITRE SECOND

*Où la mère de Paul a une idée, et de l'inconvénient qu'il y a à ranger  
ses dessins à rebours*

OR sa mère s'inquiétait de ce qu'il vécût ainsi dans la solitude. Elle avait accepté sa nature taciturne, l'usage qu'il faisait de ses herbes et l'absence de plus en plus manifeste de toute perspective d'avenir.

Cependant, elle fut un beau matin frappée d'inspiration, et décida de lui en faire part : il ne faisait « rien » de sa vie ; or de la vie il fallait bien faire « quelque chose » ! Il aimait dessiner, lui fit-elle remarquer, et il dessinait bien... ajouta-t-elle. Il y avait donc pour lui une voie toute tracée : une école d'art, et, parmi les écoles d'art, une entre toutes, ancienne et prestigieuse : l'École des Beaux-Arts.

Paul déclina la machination d'un mouvement circulaire des yeux. Il y avait selon lui « dessin » et dessin... Comment expliquer à sa pauvre mère que ce qui l'intéressait dans ses dessins de *Dragon Ball Z*, ce n'était pas tant le dessin que *Dragon Ball Z* en soi ? De surcroît, il n'en était qu'un médiocre copiste, et n'avait nulle intention de se livrer à ce qu'il imaginait être un lourd apprentissage au fusain des proportions du corps humain, des ombres, et aux laborieuses et pénibles reproductions des mains de la Joconde. Car c'est ainsi qu'il s'imaginait l'enseignement à l'École des Beaux-Arts : un interminable purgatoire aux doigts noirs de fusain, cerné de moulages en plâtre blanc.

Or, ce que mère ne peut obtenir, mère le prend, et c'est un proverbe que je n'invente pas. Un jour donc que Paul était sorti, celle-ci monta dans sa chambre, tira du carton, avec grande précaution, la pile de dessins, et en choisit une quinzaine, qu'elle jugea les plus jolis. La dernière

fois que Paul les avait passés en revue, il les avait replacés un par un, de sorte que les plus anciens, les décalques, se trouvaient maintenant au sommet de la pile. Sa mère les prit pour les plus récents, car ils semblaient mieux faits, ce qui confirmait un progrès en même temps que son espérance. Elle en tira des reproductions, les assembla dans un dossier, et l'adressa à l'Institution sans note d'intention et sans même en informer son fils.

« On ne sait jamais », commande une maxime de loterie.

LE TRANSLATEUR : *La nécessité du récit faisant ici son œuvre étrange, Paul, qui n'avait rien demandé à personne, se trouva convoqué devant quatre juges pour y défendre un travail qui n'en était pas un, et qu'il n'avait pas même choisi.*

## CHAPITRE TROISIÈME

*Du jury d'admission, où la sentence précéda l'audience*

LE jour de l'Oral arriva. Les examinateurs étaient au nombre de quatre. Il y avait trois professeurs, et Inès, une étudiante de quatrième année, invitée là selon l'usage pour représenter les étudiants et, dans l'esprit des trois autres, quelque chose de plus vaste et de plus vague qu'ils nommaient entre eux la jeune garde, ou la nouvelle génération.

Les trois professeurs avaient feuilleté le dossier de Paul avant de l'appeler et, avant même de le voir, avaient pris parti, chacun de son côté. L'un semblait dépité, qui regardait ces dessins comme une lettre dont on connaît déjà les mauvaises nouvelles ; un autre ricanait en lui-même ; le troisième haussait le sourcil en soufflant du nez, pour bien signifier son sarcasme aux trois autres : la chose était jugée avant que Paul eût seulement paru.

Inès n'avait pas même regardé les dessins de Paul, occupée entre les candidats à scroller sur ses « réseaux sociaux », mais, lorsqu'il fit son entrée, elle trouva beaucoup de caractère à son apparence.

Il s'avança, louvoyant, passablement anesthésié par ses plantes, et avec cette nonchalance que confèrent les tâches dont on tient à se débarrasser ; et c'est ainsi que, chaque partie voulant se débarrasser de l'autre, un profond silence s'installa après les salutations d'usage.

Celui des professeurs qui était dépité finit par bruyamment claquer l'un des dessins de Paul sur la table, comme on claque une preuve accablante devant le suspect d'un crime, et demanda de quoi il s'agissait, « au juste ».

Paul considéra longuement son dessin. Sa mère avait choisi parmi ses œuvres décalquées, ce qui lui fit honte, car il estima que cela se voyait. Il hésita un instant puis, ne trouvant que dire, avança qu'il s'agissait, je cite, de :

« Sangohan qui met une patate à Cell. »

À ces mots, les professeurs, qui n'entendaient rien à *Dragon Ball*, en entendirent du moins assez pour le condamner. Paul était à mille lieues du recul qu'on demande, dans ces maisons, sur son propre ouvrage, et se bornait à décrire le contenu inepte de l'image qu'il avait produite, visiblement décalquée sur un modèle. Point n'avait-il dit que c'était le décalque d'une idole, une citation, une appropriation, ni rien de ce qu'on dit dans ces maisons-là pour faire entendre qu'on a un peu réfléchi.

C'est au travers d'un rire pincé qu'il fut remercié. Il y avait d'autres candidats, le temps pressait, et Paul sortit, offensé mais soulagé, persuadé d'en avoir fini avec cette mascarade.

## CHAPITRE QUATRIÈME

*Comment damoiselle Inès trouva tant à dire que Paul fut reçu*

LA vérité était plus trouble. À peine la porte fut-elle close que le jury, narquois, s'étonna qu'un visage si régulier pût loger un esprit si mal dégrossi ; car c'est ainsi que raisonnent les hommes, qui accordent volontiers à la beauté une créance qu'ils refusent à tout le reste. Et à ce titre, c'est à Inès que l'apparence de Paul avait fait le plus d'effet. Mais on ne plaide pas cela devant une table, et les demoiselles de vingt-deux ans savent mieux que personne ce qui se plaide et ce qui ne se plaide pas.

Inès, qui avait de l'esprit, dit donc ceci, d'une voix qu'elle n'éleva point. Elle dit qu'à son sens on se trompait du tout au tout, et que ce garçon n'était pas naïf, tant s'en faut ; sous-entendant même qu'il fallait l'être un peu soi-même pour lui en faire le reproche. Que sa réponse n'était pas une absence de discours, mais un refus du discours, ce qui n'avait rien de commun.

Qu'il ne s'agissait pas ici de *représenter* mais de *présenter* ; et qu'il convenait, pour bien juger, de remonter au sens *iconique* en son acception première, celle d'une image qui ne renvoie à rien parce qu'elle est précisément ce à quoi elle renvoie. Qu'en effet, nul ne s'avise de dire d'une icône qu'elle est bien peinte, et l'on ne juge point du chic de ce qui fut fait pour qu'on s'y prosterne... Elle ajouta que ce qu'on prenait pour de l'ignorance était selon elle une forme de foi revêtue de pudeur, ce qui rendait la chose plus intéressante encore. Elle alla même jusqu'à conclure qu'il n'était pas dupe une seconde ; et que peut-être étaient jugés par lui ceux-là mêmes qui se croyaient ses juges.

Les trois examinateurs se turent.

Il n'est point d'assemblée si savante qu'elle ne cède au premier qui parle une langue qu'elle craint de ne pas connaître.

Nul d'entre eux n'avait envie de découvrir, à son âge, qu'il venait de rire d'une chose que la jeunesse avait comprise avant lui. Le moins grave, celui qui haussait le sourcil, rajusta ses lunettes et dit qu'après tout, oui, c'était là une lecture possible ; « mais bon, tout de même !... », crut-il divertissant d'ajouter.

On décida malgré tout d'admettre Paul en première année, moitié par défi, moitié par curiosité, et un peu aussi par cette lassitude qui prend les juges à la fin d'une longue journée, chacun pensant en son for intérieur qu'on pourrait, au pire, se servir de lui comme d'un repoussoir, et le montrer aux autres élèves en manière d'exemple à ne pas suivre.

Et c'est ainsi que Paul entra dans la maison où il devait se perdre. Et il y entra sans le savoir, comme il y avait été présenté sans le vouloir, et comme il y fut défendu sans l'avoir demandé.

LE TRANSLATEUR : *On m'objectera que damoiselle Inès parla ce jour-là comme un docteur en Sorbonne, et qu'une demoiselle de son âge n'avait pas coutume de s'exprimer de la sorte. Je réponds qu'elle avait dans cette école près de quatre années de fréquentation, ce qui suffit à qui veut apprendre à parler ; et qu'au surplus elle n'avait à convaincre personne, mais seulement à empêcher qu'on la contredît, ce qui demande moins de science que d'adresse.*

## CHAPITRE CINQUIÈME

*Ce que Paul vit à l'École, où il ne comprit rien*

LA rentrée des classes arriva, et le premier jour se fit.

Paul avait imaginé des chevalets, des odeurs de solvants, des modèles nus et des élèves silencieux penchés sur un dessin. Ce à quoi il assista fut tout autre. Des jours entiers, il demeura sur le seuil, observant, à la lumière blanche des néons, une somme d'entreprises étranges auxquelles il n'entendait rien, et dont le spectacle tenait du pandémonium.

Près de la fenêtre, une demoiselle aux cheveux verts rangeait des cartons. Elle en ôte un, le repose, le tourne, le remet ; elle recule, circule, triangule, songe, mesure, contemple, évalue, suppose, s'approche de nouveau, en touche la surface, puis en pose un autre à terre et le considère longuement ! Paul s'enquit auprès d'un camarade de ce dont il s'agissait, et c'est ainsi qu'il apprit qu'elle travaillait sur les volumes. « Les volumes », se dit Paul. Il regarda longtemps encore, attendant un dénouement qui ne vint pas.

Plus loin, au milieu de la salle, un jeune homme nu gisait sur des feuilles blanches, immobile, les yeux ouverts, clignant lentement des paupières. Une jeune fille accroupie près de lui suivait à l'encre les contours d'une ombre qui n'existait pas. « Une performance sur la vulnérabilité », dit quelqu'un à voix basse. « La vulnérabilité », répéta Paul pour lui-même, essayant de chasser le sentiment qu'il avait de voir une chose qu'il n'aurait pas dû voir.

Au mur du fond, des photographies si floues qu'on n'y distinguait rien. Une forme y pouvait être un visage, ou bien une tache, ou la surface de la lune. « Sa série sur la mémoire et l'usure de la perception », enten-

dit-il derrière lui. « La perception », fit Paul, plissant les yeux, s'efforçant de percevoir quelque chose.

De ces observations naquit en Paul une crainte mêlée de respect. La crainte venait de son ignorance, et le respect de sa crainte.

Une fois chez lui, pour conjurer ses angoisses, il se remit à dessiner Sangohan ; mais il rangea les feuilles sous le lit plus vite qu'à l'ordinaire, comme si l'École eût pu les entrevoir.

## CHAPITRE SIXIÈME

*Comment Paul fit un tas, et du mot qui dispense de s'expliquer*

CE qui vint ensuite parut à Paul, sur le moment, moins un choix qu'une nécessité. Il était saisi par ce qu'il avait vu, et plus encore par l'incompréhension vertigineuse où ce spectacle l'avait jeté.

Craignant qu'on ne le jugeât sévèrement s'il persistait à dessiner Sangohan, et ne sachant échapper à ce jugement qu'en faisant ce qu'il voyait faire, il résolut de singer ses camarades, tout comme il avait, d'une certaine façon, décalqué ses premiers dessins. Inspiré par la pile de cartons qu'il avait contemplée le premier jour, il entreprit de ramasser des débris de plastique dans les poubelles d'alentour, à fin de les assembler en un grand tas.

Cependant qu'il les transportait de nuit, dans un chariot emprunté au marché, une patrouille l'arrêta sur le boulevard pour l'interroger sur ce convoi de barquettes et d'emballages. Il dit qu'il était à l'École des Beaux-Arts ; « c'est pour mon projet », ajouta-t-il, employant pour la première fois ce mot qu'il trouvait élégant et chargé de sérieux. « Ah. Les beaux-arts... », dit l'un des agents à l'autre, avant que de ricaner sous cape, avec un certain soulagement, et de lui faire signe de circuler.

Il suffit parfois d'un mot pour que cesse toute enquête, et les hommes en demandent rarement davantage : car ce qui porte un nom paraît aussitôt connu.

Paul repartit avec son chariot, considérant avec respect ce mot qui lui avait servi de laissez-passer, et qui était, à l'intérieur des murs, très exactement celui qui le dispensait pour le moment d'avoir à se justifier. « Mon

projet, mon projet... », se répéta-t-il. Après tout, la Maison se portait garante du reste.

Le tas grandit contre un mur de l'atelier. Au bout de quatre jours, il commença de sentir ; et au bout d'une semaine, il puait franchement, d'une odeur douceâtre de sucre aigre et de plastique tiède qui prenait à la gorge.

Nul ne dit rien, et c'est chose remarquable. De cette puanteur, chacun pouvait juger à coup sûr. Le professeur le plus titré et l'élève de première année la sentaient identiquement, sans que science ou diplôme y changeât rien ; mais nul ne la mentionna jamais.

La dame d'entretien ouvrit une fenêtre sans un mot, et la laissa ainsi jusqu'en décembre. Les étudiants, quant à eux, apprirent à respirer par la bouche.

Or vint un jour un professeur, qui s'arrêta devant le tas pour demander : « Alors, Paul, sur quoi est-ce que tu travailles ? » Il eût voulu répondre qu'il ne travaillait sur rien du tout, et qu'il entassait des ordures faute de savoir mieux faire. Mais il savait déjà que cette réponse-là ne passerait point. Il demeura donc silencieux, cependant que le professeur attendait, et que le silence s'épaississait.

« Je ne sais pas encore », finit-il par admettre ; et le professeur hocha la tête ! Comme s'il eût compris. « L'incertitude est une bonne position de travail. Continue ! » trancha-t-il, d'un ton qu'il voulut ironiquement docte, avant de passer son chemin d'un pas chaloupé, en sifflotant.

## CHAPITRE SEPTIÈME

*De la vertu d'un livre allemand auquel il n'entendit goutte*

NE sachant que faire de cet encouragement, et pressé de trouver quelque chose d'intéressant à dire au sujet de son tas, Paul s'en fut le lendemain à la bibliothèque de l'École. Là, il pria qu'on lui remît un ouvrage substantiel sur le plan théorique. Invité à mieux définir sa recherche, il précisa qu'il cherchait un ouvrage profond et... « puissant », traitant du fond des choses.

Faute d'autre précision, et embarrassée par la naïveté de la requête, la bibliothécaire lui tendit le premier volume venu sur l'étagère, et qui se trouva être un petit traité d'un philosophe allemand, Martin Heidegger, touchant la « question de la technique ». La sobriété de la couverture rassura Paul, qui remercia la bibliothécaire d'un hochement sec, les lèvres pincées et le sourcil froncé.

Arrivé chez lui, il s'y attela et n'y comprit absolument rien. Il buta sur la première page, en prit une autre au hasard, la lut et la relut, s'efforça d'en percevoir quelque mystère, et finit par se réjouir d'avoir fait main basse sur quelque chose de si difficile qu'il lui sembla aussi solide qu'un mur, et sur lequel il pourrait sans crainte s'appuyer pour légitimer son tas d'ordures.

L'œil torve, l'âme en feu, débilité par la substance, il continua de feuilleter l'ouvrage, devant un épisode de *Dragon Ball Z*. Chaque fois qu'au cours de sa lecture il butait sur un mot allemand, que le traducteur avait renoncé à traduire, il pouvait ressentir dans sa nuque une légère décharge électrique, brève et plaisante. Ce mot, qui résistait définitive-

ment à toute compréhension et ne lui apprenait rien, lui semblait se muer en charme, de ceux que l'on récite sans les comprendre, pour qu'ils opèrent.

Il se souvint alors, confusément, d'une messe où sa grand-mère l'avait traîné tout enfant, et où le prêtre récitait des phrases en une langue que nul ne comprenait, et devant lesquelles chacun baissait la tête.

*Le profond et le creux rendent le même écho ; on ne les distingue qu'en y descendant, et l'on s'en dispense volontiers.*

Faute d'en saisir le déroulé, Paul résolut d'apprendre la page 12 par cœur, ainsi qu'il le faisait au collège pour les leçons d'histoire. Il la récita plusieurs centaines de fois, pendant que Sangohan pulvérisait des mini-Cell à l'arrière-plan de sa chambre.

Et à mesure que la prose entraît dans sa mémoire, il sentit se lever en lui quelque chose, qu'il ne sut nommer autrement qu'un pouvoir.

## CHAPITRE HUITIÈME

*Du souverain moment du moment, à l'endroit de l'endroit, dans la chose de la chose ; ou comment Paul récita devant son tas une page qu'il ne comprenait point, et fut écouté comme un oracle*

VINT enfin le jour où chaque élève disposa de vingt minutes pour montrer le fruit de ses recherches à ses camarades et aux professeurs réunis en collège. Ce fut au tour de Paul, qui vint se tenir devant son tas, lequel avait atteint un point de maturité que la salle entière subissait. Les étudiants s'assirent le plus loin qu'ils purent, respirant par la bouche avec une gravité de circonstance, et s'abstenant de parler, ce qui les eût obligés à respirer davantage.

On ouvrit les deux fenêtres.

Nul n'avait décidé que la chose fût solennelle ; mais il avait suffi que trente personnes retinssent leur souffle en même temps pour qu'il en naquît, de l'intérieur, un silence à l'image du recueillement.

Paul se tint droit devant son tas, beau et grave. Il laissa le silence s'installer ; puis, rassemblant son courage et sa mémoire, tel Sangohan solidement planté sur ses deux pieds, poings serrés contre les cuisses, il récita d'une voix forte et claire la douzième page de *La Question de la technique*, d'un seul trait, sans annoncer ni le livre ni son auteur.

Ignorant ce qu'il disait, il sentait cependant quelque chose se dire à travers lui. Aux mots demeurés en langue allemande, il fermait les yeux ; les syllabes, arrachées du fond de la gorge, lui résonnaient dans le crâne comme des cailloux jetés dans une citerne vide, et des décharges nerveuses lui traversaient la nuque avant de redescendre le long des bras.

Il s'arrêta enfin, et le silence revint. Alors il alla rejoindre ses camarades dans le public, pour signifier qu'il en avait terminé. On vit dans la façon de son retrait une marque d'élégance. Il y eut quelques applaudissements, aussi spontanés que timides, mais qui ne furent pas suivis.

Les professeurs demeuraient sans voix. Venaient-ils de voir se confirmer l'intuition d'Inès lors du jury d'admission, à savoir que ce garçon était autre chose que ce qu'il paraissait ? Un professeur demanda à Paul, par-dessus l'odeur, ce qu'il venait de faire, « au juste ». Paul, toujours avare de mots, répondit : « Quelque chose de nouveau », ce qui, après un temps de silence, fut reçu sans objection. On se regarda en coin, les yeux néanmoins écarquillés ; puis, remettant à plus tard, on passa vite.

LE TRANSLATEUR : *On voudra savoir ce que disait cette page 12. Je l'ai lue, et je n'en dirai rien : le conte ne s'en porterait pas mieux, et je craindrais d'être applaudi.*

## CHAPITRE NEUVIÈME

*De la renommée de Paul, qui courut sans lui dans l'escalier de service,  
et des vacances que prit le jugement*

L'AFFAIRE courut d'abord dans l'escalier de service, où l'on fume ; puis au réfectoire ; puis aux ateliers du second étage, où l'on ne connaissait Paul ni d'Ève ni d'Adam. Le vendredi, des élèves de cinquième année qui n'avaient pas assisté à la présentation la racontaient à d'autres qui n'y étaient pas davantage, et nul ne la contait de la même façon.

Pour les uns, il avait parlé une demi-heure ; pour d'autres, trois minutes à peine. L'un affirmait que le texte était d'un philosophe fameux, un autre qu'il l'avait composé lui-même. On disait qu'il avait pris ses ordures dans un hôpital. On disait qu'il ne les avait point ramassées du tout, mais fait livrer par taxi. Ce qui survivait à toutes ces versions tenait en une seule phrase : un garçon fort beau avait récité quelque chose d'incompréhensible devant un tas d'ordures qui puait.

Chez les maîtres, la chose prit un tour plus lent et plus embarrassé. On parla de performance en salle des professeurs, avec des précautions. On convint que c'était intéressant. Nul ne dit ce qui l'était, ni pourquoi. C'est qu'entre un élève qui feint d'avoir un propos et un élève qui n'en a point, la différence est tout intérieure, donc invisible.

Le plus remarquable est que nul ne souhaitait vraiment qu'on trançât. L'incertitude tenait la conversation ouverte ; et la maison y trouvait un repos qu'elle ne s'avouait pas. Pendant quelques semaines, nul n'eut à savoir ce qui fonctionnait, et ce furent pour tous des vacances du jugement dont ils ne songèrent pas à se plaindre.

## CHAPITRE DIXIÈME

*Comment Paul, ayant consulté la machine, tira de justes prémisses  
une conclusion fausse*

PAUL, cependant, était rentré chez lui persuadé d'avoir failli.

Il ignorait qu'on le nommât par son prénom dans des ateliers où il n'était jamais monté.

Damoiselle Inès s'asseyait dès lors près de lui au réfectoire, sans qu'il devinât à quel titre. Ce fut elle qui lui apprit, dans la cour, qu'elle avait surpris la veille une conversation à la bibliothèque. Le professeur aux lunettes y était venu demander de quel ouvrage provenait le texte que Paul avait récité, car il préparait une note pour la revue de l'École et souhaitait en citer la référence exacte. La bibliothécaire lui avait répondu que le garçon était venu réclamer quelque chose de fort pesant, qu'elle avait pris le premier volume venu sur l'étagère, et que c'était, pour tout dire, une plaisanterie. Le professeur, édifié, s'en était allé prendre des notes !

Damoiselle Inès rapporta la scène en riant, comme une bonne histoire, mais Paul retint surtout qu'on écrivait sur lui.

Quant à la suite, il lui fallait déjà y songer. Un autre professeur était venu lui demander dans quelle direction il comptait aller désormais. Comme s'il y en eût une la première fois.

C'est ainsi qu'un soir, Paul, ne sachant où aller ni à qui s'adresser, s'en fut consulter une IA, ces pythies modernes qui répondent à tout. Il lui demanda de lui faire un mélange entre ses dessins de Sangohan et un tas de déchets de plastique, pour une école d'art, commençant à apprécier les vertus de ce complément de lieu.

La machine ne marqua aucune hésitation, et lui rendit en quelques secondes un texte fort bien tourné, où il était question d'un empilement disposé en spirale ascendante, d'un vestige à demi reconnaissable au sommet, d'un idéal héroïque dissous dans les matérialités du rebut contemporain ; et cela s'achevait sur la formule des formules, à savoir que l'œuvre interroge.

Paul lut, et relut. Le texte n'était ni mal écrit ni incohérent ; il disait tout correctement. Ce qui le dérangeait, c'est que rien n'y était nécessaire. Chaque pièce eût pu être autre : une spirale descendante aussi bien qu'ascendante, un autre vestige, un mot différent à la place de chacun.

Et voici ce qu'il en conclut, et c'est ici qu'il se perdit :

Il se dit que si une machine pouvait écrire un tel discours en dix secondes, c'est que ce discours ne valait rien. Et si ce beau discours ne valait rien, il tenait bien la preuve que ce qui avait ravi l'assemblée quelques semaines plus tôt n'était ni le tas ni le discours, mais... lui-même.

## CHAPITRE ONZIÈME

*Du banc de pierre au bord de la rivière, où Paul reçut d'Inès un  
baiser et n'en garda qu'un principe*

PAUL et damoiselle Inès avaient pris l'habitude, après les cours, de descendre jusqu'à la rivière. Il y avait là un banc de pierre qui faisait face à l'eau, et où l'on pouvait fumer sans que nul vînt rien demander. Ils y demeuraient une heure, parfois deux, à parler de rien. Inès, qui accordait à Paul beaucoup d'esprit, faisait des phrases, de longues et belles phrases, auxquelles Paul, étourdi par le chanvre, répondait de temps à autre par des regards lugubres, dans lesquels Inès devinait beaucoup de profondeur.

Paul, en son for intérieur, avait commencé de tenir que tout discours est une œuvre infernale, et qui empêche l'essor de quelque chose qu'il ne savait pas encore nommer. Cependant, l'attention que lui portait Inès flattait en lui un sentiment de souveraineté de plus en plus implacable ; et il lui accordait son commerce comme un roi accorde audience.

Un soir, elle lui apprit qu'elle l'avait défendu au jury.

Il l'ignorait absolument. Il découvrit ainsi que le rire qui l'avait humilié avait été suivi d'une plaidoirie, et que c'était à elle qu'il devait d'être entré.

Il ne demanda point ce qu'elle avait dit. Elle lui eût sur-le-champ rapporté l'*iconique*, le refus du discours, la *foi* revêtue d'impudeur (ou était-ce de pudeur ?) ; et Paul eût appris en une minute que la lecture qu'on faisait de lui était une fabrique, et que l'École avait admis un homme qui n'existait pas encore.

Or, il existait désormais... Et elle reprit, en lui rendant ce qu'ils fumaient, que ce qu'il y avait d'étonnant chez lui n'était point ce qu'il faisait, mais qu'il fût simplement là, et que chacun pût le sentir. Elle ajouta plus bas qu'il possédait une chose que les autres n'avaient pas, et elle employa pour le dire le mot de présence.

Tout cela tombait à merveille, qui résumait justement ce qu'il présentait déjà, et qui dépassait immensément le cadre étriqué de l'École. Ils demeurèrent alors un moment sans parler. L'eau passait devant eux.

Puis elle rit toute seule, d'un rire un peu gêné, et dit qu'elle va raconter une chose qu'elle n'a jamais dite à personne. Elle lui confie cette pensée étonnante que pour elle, le jeudi matin, le bleu clair et le nombre 21 sont exactement la même chose ; au sens où, pour elle, ces mots, ou les choses auxquelles ils renvoient, vibrent... identiquement ; qu'elle ne saurait l'expliquer, mais que c'est ainsi.

Elle le regarde, pour voir s'il se moque. Elle insiste :  
« Mardi, écarlate, chaussette, maisonnette, 56 ! »

Il ne se moque point, et elle l'embrasse !

Elle lui avait donné cette chose qu'elle ne pouvait prouver, ce qui est à l'image de l'Amour. Mais lui comprit : l'invérifiable est vrai, principe sans borne, applicable à tout, et d'abord à lui-même.

Rentré chez lui, il s'assit devant son miroir, et tenta pour la première fois de visualiser, autour de son propre corps, un contour de lumière dorée.

## CHAPITRE DOUZIÈME

*Comment Paul, ne voyant point son aura, n'en fut que plus certain ;  
et de la doctrine qu'il en tira*

LE lendemain matin, il n'alla point à l'atelier.

Il demeura dans sa chambre, assis devant le miroir, à regarder son reflet, tantôt plissant les yeux, tantôt les ouvrant grands comme des soucoupes. Il ne voyait pas son aura. Alors il ferma les yeux, se concentra, s'efforça de sentir en lui cette présence que tout le monde, apparemment, y sentait.

Puis il rouvrit l'ordinateur et demanda à la machine ce qu'était la présence en art. Elle répondit avec la même assurance que la première fois, parlant d'immédiateté de l'expérience esthétique, d'un rapport direct et non médiatisé entre l'œuvre et celui qui la regarde, et de pratiques performatives.

Paul conclut de tout cela qu'il n'y avait pas encore de mot pour la sienne, qui n'était ni une catégorie ni une vue de l'esprit, mais un phénomène magique, la vérité même probablement, celle-là même qu'illustrait le halo d'énergie autour de Sangohan. Il établit que les légendes s'abreuvant à la réalité, ce qu'il sentait n'était pas une fantaisie, mais une expérience oubliée des hommes, dont il était désormais le vaisseau et le prophète en mission.

Sa nouvelle doctrine, dite de la *Présence Pure*, se forma d'elle-même dans les jours qui suivirent, en des termes qu'il ne nota nulle part tant ils lui parurent clairs comme de l'eau de roche : tout ce que l'on apprend, ou ce que l'on dit, et même ce que l'on fait au lieu d'être ce que l'on est, n'est

jamais qu'un vêtement accessoire, dont on peut (et dont on doit, même !) se débarrasser, afin de laisser passer sa propre vibration. N'était-ce pas là le but même de l'existence ? Les cartons, les photographies floues, son livre de Heidegger, tout cela relevait d'un même pandémonium, que la Présence Pure, seule, pouvait exorciser.

Il allait faire une œuvre sans aucun objet : sans Sangohan, sans détrit, sans discours. Une œuvre de lui seul : sa pure présence dans l'éternité, comme un astre qui produit sa lumière au lieu de la recevoir.

Il commença dès lors à marcher en roi méconnu, se contentant d'être purement présent. C'était précisément ce qu'on n'avait jamais vu, et qu'il s'agissait à tout prix de leur montrer.

Et ce soir-là d'ailleurs, il étonna sa mère par une façon bien étrange de manger sa soupe.

## CHAPITRE TREIZIÈME

*Du sanctuaire de Paul, où l'on ne parlait plus qu'en émojis et en allemand ; et comment il vit enfin ce qui ne se voit point*

SA chambre devint un sanctuaire. Les volets en demeuraient clos, et une ampoule allumée en permanence donnait à toute chose une teinte jaunâtre. L'ordinateur diffusait en boucle la saga de Cell, sans que Paul la regardât. Il connaissait chaque réplique, chaque cri, et les récitait en même temps dans sa tête, les yeux fermés, à la manière d'une oraison.

Il roulait de gros spliffs coniques qu'il fumait assis en tailleur sur le lit, dans l'attente.

Les halos vinrent d'abord les yeux clos : des auréoles de lumière autour de son propre corps. Puis il les sut présentes même sans les voir. Il se levait, marchait dans la chambre, et pouvait sentir la lumière l'accompagner.

Le téléphone vibra de temps à autre. Inès demandait où il était, et lui rappelait qu'il n'avait pas paru à l'atelier depuis trois jours ; il répondit qu'il était en train de monter, qu'il s'incarnait dans la puissance de sa propre présence. Elle s'en inquiéta. Il ne répondait plus qu'avec des émojis, qu'il trouvait mieux choisis que les mots ; ces mots infernaux... à la source de toute phrase, de tout discours, et par conséquent de tout problème.

Lasse, elle finit par lui envoyer un cœur violet, puis plus rien.

Le soir, il lisait encore Heidegger à voix haute. Il s'en était procuré l'édition allemande, qu'il trouvait bien supérieure : il n'en entendait plus un mot. Il ne cherchait plus à comprendre ; il cherchait à ne plus com-

prendre, et à pousser les mots, las de dire encore quelque chose, à se décharger de leurs sens comme des nuages de leur pluie, à les pousser au tonnerre.

« Ge-stell heißt das Versammelnde jenes Stellens, das den Menschen stellt... »

La phrase, qu'il menait jusqu'au bout sans reprendre haleine, s'abat-tait tout entière dans la petite chambre aux volets fermés : immense, souveraine, absolument vide de signification.

Avant de s'endormir, il alla devant le miroir et se regarda nu. Cette fois, il vit l'aura. Elle n'était point visible avec les yeux, mais elle l'était pour lui.

Il sentit la lumière autour de ses épaules, de sa tête, de ses bras, et il vit, ou crut voir, un contour d'or, tel qu'en prennent les Saïyens lorsqu'ils se transforment. Il était prêt.

## CHAPITRE QUATORZIÈME

*Comment Paul, pour se présenter tout à fait, ôta tout ce qui le représentait ; et de la grande bataille qui n'eut point lieu*

LE matin de l'examen arriva ; et le hall était plein. On avait rangé les tables contre les murs et disposé les chaises en rangs, comme pour un office.

Il entra. Il était calme. Il demeura debout, face à eux, et les regarda l'un après l'autre. Puis il commença de se déshabiller.

Il ôta son tee-shirt et le posa sur la chaise.

Ses chaussures, l'une puis l'autre, et les rangea côte à côte sous le siège.

Il ôta ses chaussettes et les glissa dans les chaussures.

Et son jean, qu'il plia en deux, puis en quatre, avant de le poser sur le tee-shirt.

Il ôta enfin son slip, qu'il posa sur le jean.

Nul ne l'interrompit. Il y mit le temps qu'il fallait, avec la gravité méthodique qu'ont les hommes qui accomplissent un rite dont ils sont les seuls à connaître la règle.

Il était maintenant nu et droit, les bras légèrement écartés, et face à l'assemblée, comme s'il offrait son corps en holocauste. Il ferma les yeux, visualisa son halo, le fit croître autour de lui.

Il rouvrit les yeux, et vit des visages sans les voir vraiment. Ils composaient pourtant, si l'on eût pris la peine de les regarder, toute une galerie.

Au fond, un garçon de première année pouffa.

Près de lui, une étudiante souriait d'un sourire de pitié.

Un autre, les bras croisés, attendait une chute.

À la table, un professeur regarda sa montre.

Un autre observait Paul avec une attention douloureuse.

Un troisième, celui-là même qui avait ricané au jury d'admission, regardait le mur, un peu au-dessus de sa tête.

Inès, qui était au deuxième rang, ne riait point. Elle reconnaissait, debout devant elle et sans un vêtement, la plaidoirie qu'elle avait faite au printemps dernier devant trois personnes qui ne l'avaient pas comprise, et elle voyait se réaliser, pour la première fois, ce qu'elle avait dit.

Paul, quant à lui, n'était plus dans un hall d'école.

Il se tenait sur une planète dévastée, le sol fendu jusqu'à l'horizon, face à des mini-Cell, et l'énergie montait en lui, une boule de lumière qui grossissait, pulsait, et qu'il n'avait plus qu'à lâcher. En face, les trois professeurs n'étaient plus des professeurs mais les gardiens du pandémonium, chargeant à leur tour une énergie sombre. Les deux forces se faisaient face. L'une devait vaincre l'autre. Il sentait la sienne irradier, convaincu qu'elle allait tout balayer.

Or nul ne peut vaincre un adversaire qui ne se bat point ; et rien ne vint. Le silence ne se rompit jamais. Il n'y eut ni assaut ni réponse, seulement l'attente d'un jury qui n'avait rien à mesurer.

Le halo pâlit. Il le sentit s'en aller, tenta une dernière fois d'irradier, puis revint à lui. Il regarda enfin les professeurs, qui le regardaient aussi. Ils ne disaient rien, ne bougeaient point, attendaient, en juges du silence.

Il n'y avait rien à attendre ; il n'avait rien apporté, et il n'y avait rien à comprendre. Il baissa les yeux, ne vit plus les professeurs, ni les étudiants, ni le hall, mais son corps, maigre, pâle, et, dans un geste biblique, comme découvrant qu'il était nu, se couvrit le sexe de ses mains.

Il traversa le hall sans regarder personne, franchit la porte, et disparut, toujours nu, dans la pénombre du couloir principal.

## CHAPITRE QUINZIÈME

*Comment Paul rentra chez lui sans ses habits, lesquels firent carrière  
sans lui*

IL rentra à pied, et dans l'appareil que l'on sait. Le translateur, par égard pour son héros et plus encore pour les passants, ne dira rien de ce trajet, dont Paul ne garda d'ailleurs aucun souvenir, sinon qu'au coin du boulevard, la patrouille qui l'avait naguère arrêté avec son chariot le vit passer ; que l'un des agents ouvrit la bouche, et que l'autre, le retenant par la manche, dit seulement :

« Les beaux-arts. »

Chez lui, il monta dans sa chambre. Il ferma les volets. Aux murs, dans le noir, Sangohan continuait de mettre une patate à Cell.

Le téléphone vibra ce soir-là, et le lendemain, et le jour d'après. Il ne regardait plus l'écran. Il le retournait, face contre la table de nuit. Les appels s'espacèrent, puis il n'y eut plus rien.

Le conte ici cesse de parler de Paul, qui n'en fournit guère matière, et retourne à ses vêtements, que nul n'avait osé toucher. Dans l'escalier de service, où l'on fume en ricanant, on racontait que Paul s'était évaporé dans le couloir, et qu'on n'avait retrouvé de lui que son habit, comme il arrive aux saints dont on ne garde que le linge.

## CHAPITRE SEIZIÈME

*Du quatrième jury, qui ne comptait qu'un membre, mais qui entendit enfin le silence de Paul*

OR retourne le conte à la chambre, à la porte de laquelle sa mère frappa, les premiers jours. Puis, comme on fait aux sanctuaires dont le saint ne reçoit plus, elle prit le parti de déposer ses offrandes sur le seuil, un plateau le matin, un plateau le soir, qu'elle venait relever avec la patience d'un sacristain qui compte les cierges. Le plus souvent, rien n'avait bougé. Parfois le pain manquait.

Elle finit par entrer sans frapper, un matin de la deuxième semaine. Elle ne dit pas ce qu'elle vit. Elle redescendit, prit le téléphone, et appela un médecin. Elle l'y conduisit presque de force.

Ce fut le quatrième jury de Paul, et le plus petit, car il ne comptait qu'un seul membre. Paul s'y montra aussi avare de mots qu'au jour de son admission, mais le médecin, qui avait une règle, ne vit dans ce mutisme ni refus du discours ni foi revêtue de pudeur ; il y vit un symptôme, et ce fut la seule fois de tout ce conte où le silence de Paul fut entendu pour ce qu'il était.

Il n'est point de prophète pour son médecin ; et c'est heureux, car on ne soigne point ce qu'on admire.

Ils sortirent avec une ordonnance, d'une écriture si parfaitement illisible qu'elle eût fait l'admiration de toute l'École.

Paul avait vu cent fois, dans son dessin animé, un guerrier laissé pour mort se relever d'un seul haricot magique ; la médecine des hommes, qui

n'a pas de ces haricots-là, procède par petites doses et sur de longs mois, et gagne en sûreté ce qu'elle perd en spectacle.

L'ordinateur resta éteint, et Cell en paix, pour la première fois depuis des années. Des semaines passèrent ainsi.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

*Du songe que fit Paul sous l'empire des cachets ; de la crèche que dressa l'aïeule, et de celui qu'il trouva dans la mangeoire*

OR, en ces semaines-là, une nuit que les cachets faisaient leur office, Paul fit un rêve.

Il se trouvait dans sa chambre, qui n'était point tout à fait sa chambre, car les murs en étaient plus loin et le plafond plus haut, ainsi qu'il advient dans les songes. Au pied du lit se tenait une vieille dame en robe du dimanche, en qui il reconnut sa grand-mère, celle qui le traînait à la messe quand il était enfant. Elle lui dit qu'elle venait lui apprendre un charme, et que celui-là était, de tous les charmes, le plus aisé à entendre.

Elle s'agenouilla sur le plancher, tira d'un carton de quoi dresser une crèche, et tendit ensuite à Paul les santons, un à un, pour qu'il les mît en place.

Aux bergers et aux meuniers de toujours se joignirent d'autres santons, que la bonne dame lui tendait avec la même tranquillité : la demoiselle aux cheveux verts ; le garçon de la vulnérabilité, couché de son long au bord du ruisseau de papier d'argent ; l'auteur des photographies floues ; la bibliothécaire et son livre allemand ; les deux agents de la patrouille, qui faisaient signe au cortège de circuler ; la dame d'entretien, qui entrouvrait sans rien dire la fenêtre de l'étable ; le médecin tenant un papier ; sa mère, qui apportait un plateau, et le posait au seuil de l'étable sans oser entrer ; et, la dernière de toutes, une demoiselle qui serrait contre son cœur un nombre qu'elle ne pouvait prouver. Tous marchaient vers l'étable, et chacun y portait quelque chose.

Paul se pencha sur la mangeoire, pour voir à qui tout ce monde portait ses présents ; et c'est là qu'il se trouva lui-même.

Il y était couché sur la paille, tout nu, les bras un peu écartés, pas plus grand qu'un pouce, une auréole autour de la tête. Penchés sur la mangeoire, le bœuf, l'âne et les trois professeurs du jury le considéraient d'un œil qu'on ne saurait dire autrement que perplexe.

Puis la dame le prit entre deux doigts, et le garda au creux de sa main.

« Ce n'est pas ta place, mon poussin. Tu voudrais que la crèche te regarde ; tu en as oublié de regarder la crèche. »

Et elle posa le petit Paul parmi les autres santons, sur le chemin de l'étable, où il ne fit ni meilleure ni plus méchante figure qu'un autre. La mangeoire resta vide, comme il convient avant la nuit de Noël.

Il restait au fond du carton un dernier santon, et c'est celui-là qu'elle lui mit dans la main. Paul le reconnut : c'était le ravi, qui levait les bras au ciel, la bouche ronde, avec cet air de n'en pas revenir qu'ont les simples devant tout ce qui est.

« Et lui, il apporte quoi ? »

« Rien, justement. Il est content. »

« Mais content de quoi ? »

« De rien. De ça. »

Et ces mots-là étaient tout le charme, lui dit-elle : ça et rien.

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME

*Où le songe continue ; de la roue du Zénith, et de la chaussette que la dame adouba ; et comment Paul, s'éveillant, la trouva changée en chaussette*

LA dame mène alors Paul à la fenêtre. Dans le ciel tourne une grande roue, lentement. Des choses y sont liées, qui montent l'une après l'autre, et laissent tomber en montant leur nom, leur usage, et tout ce qu'on disait d'elles ; si bien qu'au sommet chacune n'est plus que ce qu'elle est. Là se dresse un trône qui paraît vide : chacune s'y assied à son tour, le temps d'y régner un peu, puis redescend de l'autre côté, en ramassant ce qu'elle avait laissé tomber. « C'est le haut du ciel, dit la dame. Tout y passe, le temps qu'on le regarde ; mais rien n'y demeure. »

Puis elle récite, comme on dit une litanie, que seule est belle la beauté ; que la raison se rend à la raison, la force à la force, et l'amour à l'amour. Paul, qui n'a jamais rien entendu de si simple, trouve cela fort beau.

Enfin elle ramasse une chaussette qui traîne au pied du lit, et l'adoube comme on adoube un chevalier, du plat de la main. Elle la couvre alors d'un peu de réel, afin qu'on ne voie point l'adoubement ; et d'un peu d'adoubement, afin qu'on ne voie point le réel. « C'est ainsi que se font secrètement les choses, dit-elle ; et ce qui fait les choses ne se voit point. »

Dans un coin de la chambre, un enfant assis par terre dessine. Paul s'approche, et reconnaît sans étonnement, car on ne s'étonne de rien en songe, le garçon qu'il a été à l'école maternelle. L'enfant prend une chose, la divise par elle-même, et obtient l'Un, puis multiplie l'Un par la chose,

et la retrouve tout entière. Il recommence, et rit. Paul s'assied alors près de lui, et commence à dessiner avec lui. C'est alors que dans ce souverain moment du moment, à l'endroit de l'endroit, il s'éveilla, face à la chose de la chose.

Il faisait jour. Il n'y avait point de crèche sur le plancher ; seulement, au pied du lit, sa chaussette, qui était une chaussette.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

*Comment Paul reçut deux messages le même mardi*

TROIS mois passèrent, qu'il ne compta point.

Dans l'escalier de service, où l'on continue de fumer en ricanant, on le disait parti pour le Japon ; on le disait entré dans un monastère, ou chez un galeriste berlinois. Inès, qui savait où il était, avait employé ces trois mois à ne plus rien plaider.

Un mardi, vers midi, le téléphone, qu'il ne retournait plus, s'alluma d'un message de l'École. Il l'ouvrit du bout des doigts, comme on soulève un objet qu'on soupçonne d'être piégé, et demeura longtemps devant l'écran sans bouger : le comité des élèves le conviait à la fête de fin d'année, et lui proposait de réaliser un petit accrochage dans un coin de la salle.

« On aimerait beaucoup que tu montres un truc à toi. »

Il ne savait s'il fallait y voir une moquerie de plus, un geste de tendresse, ou la manière dont une maison referme à peu de frais ce qui l'a un temps dérangée. Les institutions n'ont pas de remords ; elles ont des fêtes de fin d'année.

Il avait un carton plein de dessins faits avant tout cela, qui n'avaient jamais prétendu être autre chose que ce qu'ils étaient. Mais tout ce qu'il avait produit lui semblait désormais d'un seul et même bloc compromis.

Dans l'après-midi, le téléphone s'alluma une seconde fois. Le message était d'Inès, et ne contenait qu'un nombre : 56.

Il se souvint alors du banc de pierre, de l'eau qui passait, et de ce qu'elle avait dit du mardi. Il ne pouvait vérifier ni que le mardi fût rouge, ni qu'il valût cinquante-six ; et il comprit, avec quelques mois de retard, que cela n'avait jamais été la question. Cette fois-ci, il n'en tira aucun principe.

Il répondit : 56.

Le soir, seul dans sa chambre, les volets à demi ouverts pour la première fois depuis des mois, il ressortit le vieux carton où dormaient ses dessins. Il posa la main dessus, à plat, comme on vérifie qu'une chose est encore chaude sous la cendre, et le laissa au pied du lit.

## CHAPITRE VINGTIÈME

*Comment, par un prodige, le héros de Paul prit l'air sot ; et du rire  
qui s'ensuivit, lequel n'était pas le sien*

AU bout de trois jours, Paul conclut que ce ne seraient pas les feuilles du carton qu'il montrerait. Il se souvint de l'enfant du songe, qui dessinait par terre en riant, qui était lui, et près duquel il s'était assis. Il prit donc une feuille neuve, s'assit par terre à son tour, et se remit à son guerrier. Sa main tremblait, et chaque ligne fut un combat pour notre vaillant Paul, qui avait naguère voulu livrer bataille à trois maîtres et à toute une maison.

Or advint qu'au soir, son guerrier achevé, il le tint devant lui pour le mieux juger. Le dessin lui sembla plus singulier que ceux d'autrefois ; mais était-ce le trait qui avait fléchi, ou l'œil qui le regardait ? Car c'est chose éprouvée qu'à trop fixer un visage, on le défait.

Et voici le prodige : de guerrier, il n'en demeure point sur la feuille, ni de bataille. Il n'y reste que points, lignes et courbes, en un certain ordre assemblés, et chaque trait brille d'un éclat singulier, seul avec lui-même, comme les santons sur le chemin de l'étable.

Puis les pièces se rassemblent, mais d'autre sorte, et quelque'un réparait sur la feuille. Or voici que Sangohan, qui levait les bras en posture de *Genkidama*, a comme pris la mine du ravi de crèche, qui les lève au ciel sans savoir pourquoi.

Paul ferme les yeux, se les frotte, les rouvre. Le ravi est toujours là. Il les referme, plus fort et plus longtemps, comme on fait au sortir d'un rêve, et les rouvre encore : le ravi n'a pas bougé ; il lève toujours les bras

au ciel, content de rien, avec l'air même du santon que l'aïeule lui avait mis dans la main.

C'est ainsi que le charme se rompt, et plus rien dans le dessin n'en sauve l'artifice, qui fait, depuis toujours, l'office magique des icônes.

Paul lève alors les yeux vers les murs de sa chambre. Les idoles de papier glacé y considèrent leur cadet avec consternation ; et, à les bien regarder, elles n'ont guère l'air plus fin.

*Quand un dieu se retire de ses images, il n'y laisse que ce dont elles sont faites : de l'encre et du papier.*

Paul crut un instant qu'il allait pleurer, mais il éclata en un ricane-ment aigu, saccadé et cruel, qui montait par paliers et redescendait en grinçant. Il lui sembla alors, terrifié, entendre sortir de sa propre bouche le rire moqueur de Cell. Puis le rire s'adoucit : ce n'était plus celui de Cell, mais celui de l'enfant du songe, qui divisait la chose par elle-même et s'en amusait.

Il reprit le crayon. La main tremblait toujours ; il la laissa trembler. Il fit un deuxième Sangohan, qui lui sembla plus hébété encore que le premier, puis un troisième... Il multipliait la chose par un, et la retrouvait chaque fois tout entière. Quand vint l'aube, il y en avait douze, tous plus ahuris les uns que les autres, et Paul les trouva parfaits.

Il posa la main à plat sur les douze feuillets, doucement, comme l'aïeule avait posé la sienne sur la chaussette.

## CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

*Du vernissage, où Paul ne vit rien distinctement ni n'entendit rien clairement, et tint pourtant quelque chose*

LE soir du vernissage, Paul entra dans la salle, la main d'Inès dans la sienne.

La pièce était blanche, entièrement blanche, d'une blancheur qui tenait à la fois de la salle d'attente et du paradis des contes. Ses anciens camarades étaient là ; la demoiselle aux cheveux verts avait apporté ses cartons, et les rangeait encore.

Il distinguait des visages familiers sans qu'ils fussent nets, comme des photographies bougées. Et il entendit, comme à travers un voile, un fond de réverbération qui étirait chaque son : le bruit d'applaudissements qui montaient, saluant son entrée.

Il ne distinguait pas ses guerriers, mais il savait l'air qu'ils avaient ; était-ce lui ou ses douze ravis qu'on applaudissait ? Peu importait désormais. Un rire lui monta, qu'il réprima ; il en connaissait les intonations.

L'humeur trouva une autre sortie : elle lui courut le long des bras, et les lui souleva vers le ciel ; Paul se trouva ravi, au sens des crèches. La main d'Inès, qu'il n'avait pas lâchée, suivit le brusque mouvement, et la salle salua ce geste comme une victoire en redoublant d'applaudissements.

Au milieu de ce bruit, il reconnut une voix qui criait bravo à s'en percer les tympanes : c'était celle de sa mère, qui était ce jour-là la plus fière des mères.

Inès, de sa dernière main libre, tendit son téléphone à bout de bras et fit leur double portrait, qu'elle publia sur-le-champ avec pour toute légende le nombre 56.

On apporta les petits-fours.

